
 Au nom du fils: *La Rivière-à-Mars* de Damase Potvin

François Ouellet
 Université du Québec à Chicoutimi

À Patrick, pour la rigolade

Cet article s'inscrit dans le cadre d'une recherche¹ sur la représentation de la figure du Père dans le roman québécois. Le premier objectif est de montrer comment le récit romanesque est subordonné à l'articulation d'une structure symbolique signifiante qui témoigne d'un conflit systématique entre le héros et la figure paternelle. Dans cette optique, le parricide serait au fondement même de la textualité, déterminant la fonction poétique du récit. Ce premier énoncé doit être complété par celui-ci, dont il est indissociable, et qui tient plus spécifiquement à une poétique de la narrativité: pour dégager, au-delà de la trame événementielle (lecture à un premier niveau), toute la signifiante du texte quant à la représentation de la figure paternelle (lecture à un second niveau), le roman devrait être lu obligatoirement *à partir de la perspective du héros*.² Auquel cas nous concluons que tout roman, dans la mesure où nous le lisons dans la perspective du héros *en tant que fils*,³ dévoile le parricide comme élément central de la signifiante du texte.

Pour rendre compte de cette hypothèse de travail, j'ai délibérément choisi d'étudier un roman qui à première vue offre une sérieuse résistance: un roman de la terre, *La Rivière-à-Mars* (1934), de Damase Potvin. Un roman de la terre, parce que s'il est un genre au Québec qui idéologiquement semble se donner à lire comme *un roman du père*, c'est bien celui-ci, en raison du soutien que lui a apporté l'élite clérico-bourgeoise; *La Rivière-à-Mars*, parce que le héros est un père, et qu'à ce titre il paraît contredire une perspective de lecture qui privilégie le fils; Damase Potvin, parce qu'il fut le chef de file du mouvement régionaliste.

On ne lit plus guère, aujourd'hui, les romans de Damase Potvin, qui, au-delà du succès enviable qu'ils connurent, ont pourtant représenté jusque dans les années 1940 le modèle type du roman agriculturiste canadien-français. Mais, à relire Damase Potvin, comment s'en étonnerait-on? L'intrigue est prévisible, les descriptions sont insipides, le traitement des personnages est plutôt grossier, l'ensemble de la narration souscrit à une idéologie passiste et moralisatrice. D'où la mise en scène d'un univers rural idéalisé, en dépit des rigueurs de l'hiver ou des menaces d'incendie, et certaines libertés prises avec la réalité canadienne-française: ainsi, à l'encontre de la réalité démographique familiale de l'époque, Damase Potvin met systématiquement en scène des familles peu nombreuses, parce qu'il s'agit, pour lui, de problématiser la question de la succession de la terre paternelle, qu'il va traiter sous un angle quasi propagandiste. En effet, si les fils sont nombreux, la difficulté ne se pose plus. Aurélien Boivin souligne à cet effet la récurrence de la structure manichéenne, dans les romans, du mauvais fils, celui qui préfère s'exiler aux États-Unis, et du bon fils, celui

qui prendra la relève de la terre paternelle. Simpliste, cette conception du roman viserait "à concevoir la terre comme un espace romanesque parfait, non problématique, qui assure bonheur et richesse à ceux qui l'habitent" (Boivin 118).

Les romans de Damase Potvin sont néanmoins beaucoup plus complexes qu'il n'y paraît; complexité dont l'auteur lui-même ne devait certainement pas se douter. S'il est vrai, comme l'écrivait si bien Gide, que tout romancier dit autre chose que ce qu'il croit dire, "car si nous savons ce que nous voulions dire, nous ne savons pas si nous ne disions que cela" (Gide 89), cela vaut autant pour un roman de première force que pour un roman de second ordre, tant il est vrai que la question du père transcende la qualité formelle des textes.

Il en est ainsi pour l'écriture romanesque parce qu'elle est acte de langage, et que tout acte de langage échappe au plein contrôle de l'énonciateur. Ce sur quoi, tirant profit des leçons de Freud, insistait Lacan: "Il ne s'agit pas de savoir si je parle de moi de façon conforme à ce que je suis, mais si, quand j'en parle, je suis le même que celui dont je parle." Aussi Lacan revisita-t-il le cogito cartésien par cette formule: "je pense où je ne suis pas, donc je suis où je ne pense pas" (Lacan 1966, 517). Cela revient à dire que le discours langagier est inféodé au processus inconscient, qu'il relève d'une réalité symbolique. Or, ce processus inconscient auquel se trouve soumis l'acte de langage, c'est bien sûr celui qui ordonne la mise en place de la métaphore paternelle (voir Lacan 1998 et Dor). Dès lors écriture et père se trouvent irrémédiablement liés: écrire, c'est nécessairement *parler le père* — mais du point de vue du fils, celui qui par son acte de langage prend toute la mesure de la métaphore paternelle. On comprend donc que si, à un premier niveau, les romans de Damase Potvin (et des dizaines de romans de la terre d'auteurs oubliés) sont d'un ennui certain, ils sont, à un second niveau de lecture, susceptibles d'offrir un intérêt esthétique qui tiendrait à la façon dont l'écriture problématise à son insu la question du père. La position privilégiée de Damase Potvin au sein du mouvement régionaliste, son insistance propagandiste quant à l'importance de la relève agriculturiste, en fait certainement un auteur de premier choix pour notre problématique de recherche.

La Rivière-à-Mars raconte la colonisation des terres avoisinant la Baie des Ha! Ha! par Alexis Maltais et ses associés. Tandis que les premiers chapitres exaltent le courage des colonisateurs et rendent hommage aux valeurs chrétiennes des Canadiens français, le roman prend un nouvel élan lorsque, après plusieurs années, les colons ont bel et bien apprivoisé l'espace sauvage et vivent du produit de la terre. C'est en effet à partir du moment où Alexis Maltais, fort de l'une des meilleures terres, peut espérer des jours plus faciles, que survient un malheur: Arthur, le cadet d'Alexis et son principal support aux travaux des champs, meurt accidentellement. Alexis ne peut espérer compter sur Pierre, son aîné, que la terre n'intéresse pas. En outre, Jeanne, sa fille, se marie et s'installe avec un ouvrier à Chicoutimi. Alexis se résigne d'abord à vendre une partie de sa terre; puis, à la suite du mariage de Pierre, qui part vivre aux États-Unis, Alexis vend ce qui lui reste et part s'installer au village, où il vivra comme cordonnier.

Le dernier chapitre met en scène Alexis en promenade avec son petit-fils Paul, le cadet de Jeanne, devant son ancienne terre.

On le voit, l'intrigue laisse apparaître une contestation évidente de l'idéologie du terroir, bien que le narrateur condamne évidemment l'attitude du fils aîné et de la fille d'Alexis Maltais. Ceux-ci se détournent en effet de la passion de leur père, qui doit vendre sa terre. C'est pour appuyer cette perspective moralisatrice que le roman est écrit à partir du point de vue d'Alexis Maltais, qui désapprouve les décisions de ses enfants. Or, si la révolte des enfants, en particulier celle de Pierre, était si dominante, le roman aurait été écrit dans la perspective du fils aîné. La révolte s'accorde toujours à la perspective narrative, je l'ai dit. Dans ces conditions, l'intérêt du roman quant à la révolte du fils vis-à-vis du père est donc ailleurs, et la révolte du fils risque de ne pas être celle qu'on pense. En fait, c'est bel et bien en lisant le roman dans la perspective d'Alexis Maltais qu'on pourra faire apparaître le travail souterrain de l'écriture, sa signifiante, la révolte véritable que camoufle celle du fils aîné, à la condition que cette perspective soit celle d'Alexis Maltais *en tant que fils*. Tout père, ne l'oublions jamais, a non seulement été un fils, mais très souvent maintient inconsciemment cette position. Relire le roman en fonction d'Alexis comme fils, c'est alors non seulement faire apparaître la véritable révolte, celle qui engendrera les autres révoltes, mais mettre en évidence la complexité du roman.

Maltais le faux-père

En apparence, Alexis Maltais canalise sur sa personne tous les traits du Père. Sorte de surhomme, il est "entreprenant, invinciblement attiré vers l'inconnu" (Potvin 8).⁴ Il est le chef incontesté de la Société des Vingt-et-Un. Émigrant au Saguenay avec ses associés, il a été le seul à se déplacer avec sa famille: ils sont vingt-sept hommes et une femme, celle d'Alexis. Dans ces circonstances de colonisation, qui se donne à lire comme une sorte des débuts de l'humanité, ne dirait-on pas le père primitif freudien, celui qui seul aurait droit à la femme au détriment des fils qu'il domine (Freud)? Il a en outre "donné son nom à la première paroisse du pays du Saguenay" (Potvin 142). Après quelques années, Alexis se détourne de l'entreprise forestière qu'il avait fondée pour cultiver la terre. Cinq ans plus tard, il possède "l'une des exploitations agricoles les plus avancées de la colonie" (73). Il faut bien le dire, rares sont les personnages romanesques que détermine aussi fortement le signifiant paternel. Nul doute, Alexis Maltais est une exceptionnelle figure de père.

Du coup, ces exploits suffisent à rendre suspecte la grandeur de cette figure. De fait, alors que tout va pour le mieux, le vent tourne et les choses se mettent à mal aller. Le premier coup qui l'ébranle est la noyade de son fils cadet. Pour Alexis, la perte d'Arthur serait moins difficile si Pierre, l'aîné, se montrait intéressé par la terre. Au contraire, "toutes les saisons traînaient Pierre comme un corps mort," écrit le narrateur, pour témoigner de la désillusion d'Alexis, aux yeux de qui Pierre "était définitivement perdu pour la terre" (115). En quelque sorte, Alexis perd deux fils plutôt qu'un. À la mort "réelle" du cadet s'ajoute la mort symbolique de l'aîné. Et

ces deux morts en provoquent une troisième: la mort d'Alexis Maltais *en tant que père de deux fils* (il a aussi une fille, Jeanne). À partir de ce moment, sa paternité n'est plus qu'une ombre, un leurre qu'il se joue à lui-même. Sans fils pour l'aider, il doit refouler son orgueil et accepter l'aide de ses voisins. "Il se voyait réduit, le chef, à vivre des services bénévoles de ses voisins. Le sentiment de sa déchéance l'engourdissait de tristesse. Ses amis, ses anciens compagnons ne le reconnaissaient plus. Et sa vie continuait, rétrécie de plus en plus, vers l'approche de l'irréparable" (142). En réalité, c'est son statut de père qui se rétrécit progressivement jusqu'à cet irréparable, lequel ne sera pas tant la perte de sa terre que la perte définitive du statut paternel. Ou si l'on préfère, la perte de la terre, à la fin du roman, signera la perte de son statut de père.

Or, si ce statut se défait, si je puis dire, c'est parce qu'Alexis ne le méritait pas, c'est parce que ce père d'une grandeur d'exception était en fait un faux-père, c'est parce que ce statut qui se rétrécit n'était en somme qu'une sorte de peau de chagrin: l'intensité de son désir d'être père, la volonté avec laquelle il aurait construit son exceptionnelle position paternelle, ne pouvait à court terme que signifier sa mort symbolique, et dévoiler par le fait même l'imposture de son statut. Que cachait donc la figure d'Alexis Maltais sous son faux statut? Elle cachait un statut de fils, non pas de fils révolté, mais plus précisément de fils qui autrefois aura mal assimilé la relation à son propre père. Si Alexis déchoit de son statut de faux-père, c'est parce que ce statut a été établi sur les bases d'une révolte à l'égard de la figure du père qui a été "mal réglée"; en d'autres mots, sa paternité est viciée à la base par une faute qu'il aura été incapable d'assumer psychologiquement.

La faute d'Alexis est en apparence si simple qu'elle pourrait passer inaperçue: Alexis a quitté la terre paternelle de la Malbaie sur laquelle il s'était établi avec sa famille, afin de défricher le Saguenay et d'y fonder une entreprise forestière. Quand on sait le perpétuel conflit canadien-français entre le défricheur et l'agriculteur, cet "éternel malentendu des deux races" (Hémon 35) dont parlait Louis Hémon dans *Maria Chapdelaine*, la faute n'est pas mince. Surtout qu'Alexis fait partie de ces "vrais défricheurs," ceux pour qui il faut "aller toujours plus loin." Cette volonté de "toujours aller plus loin" se fait contre le père, "par delà le trécaré de la terre ancestrale" (Potvin 107). "Les pères fixés à demeure, les fils voulaient conquérir d'autres terres" (26). La faute est simple mais précise, et elle détermine l'épaisseur psychologique du personnage et l'ignorance dans laquelle il se trouve quant à la véritable raison de son désir de coloniser le Saguenay (la révolte contre le père).

Cette faute explicite obéit à des conditions d'écriture qui relèvent d'un enjeu symbolique; les conséquences de la faute se donneront forcément à lire sur ce plan signifiant. Pour parvenir à dégager ce plan signifiant de la révolte, il faudra considérer le héros comme fils et non plus comme père, auquel cas ce fils ne s'appellera plus Alexis Maltais, mais... Alexis Picoté. La première phrase du roman est celle-ci: "Il se nommait Alexis Maltais, mais on l'appelait communément Alexis Picoté" (7). De fait, par la suite, le narrateur appellera presque toujours son personnage Alexis Picoté.

Certes, le narrateur ne manque pas d'avancer que ce surnom, que le héros doit aux taches que, dans sa jeunesse, lui a laissés au visage la petite vérole, permet de "le distinguer de cinq autres Alexis Maltais" (8). C'est là une motivation réaliste du premier niveau de lecture; prise à la lettre, la trame événementielle cache toujours l'essentiel, la logique inconsciente qui préside au travail de l'écriture. Ainsi croira-t-on que le cadet se noie par souci de réalisme et que l'aîné s'installe aux États-Unis, parce que l'exil américain, provoqué par des conditions de travail difficiles et la perspective d'une meilleure vie, était courant à l'époque. À vrai dire, ce n'est pas que la motivation réaliste soit fautive: mais outre le fait que c'est justement en raison de cette motivation réaliste qu'un roman comme *La Rivière-à-Mars* nous apparaît illisible aujourd'hui, l'effet de réel masque toujours la fonction poétique de tout texte narratif, qui ressortit d'un enjeu symbolique. Dans cette optique, en dépossédant Alexis Picoté du nom du père (Maltais), le roman indique l'espace de la faute à partir de laquelle nous devons comprendre la relation du héros à ses enfants et la perte de son statut de père. Maltais, c'est bien le nom du père, et il n'est pas innocent qu'il soit presque le calque de "Malbaie," lieu du nom du père. Quittant La Malbaie, Alexis *devait* prendre une autre identité. "Picoté," c'est dès lors le nom de qui renonce au nom du père, pour lui substituer le nom du fils (c'est bien un nom que le héros doit à un épisode de son enfance); un fils qui vise sa propre position paternelle en décidant d'aller coloniser le Saguenay. Par ailleurs, sans doute que l'événement (la petite vérole), en raison duquel le héros aura hérité de ce surnom plutôt dévalorisant, suggère déjà l'irrégularité ou le crime que signifie le refus de l'identité paternelle. La petite vérole, rattachée à la détermination du nom du fils, annonce indéniablement un châtement futur, que concrétisera la mort du cadet (j'y reviendrai).

Ainsi le nom du fils ouvre une brèche dans la compréhension du sens profond du roman. Or, à y regarder de près, s'il est vrai que le narrateur préfère nommer son personnage Alexis Picoté, quand il s'y réfère, il y a quelques endroits dans le roman où il le nomme néanmoins Alexis Maltais, comme s'il avait voulu introduire un peu de variété dans son roman. Comme si l'auteur lui-même n'avait pu somme toute se décider du choix définitif du nom du héros. Le nom paternel (Maltais) réapparaît ainsi dans un peu plus d'une quinzaine de passages. Si nous y regardons de près, nous nous apercevons que le texte passe d'Alexis Picoté à Alexis Maltais dans des contextes tout à fait significatifs, puisque, dans la plupart des cas, ils ont en commun de placer ce personnage en situation critique avec ses fils. Autrement dit, quand, à un moment particulièrement intense pour l'évolution du héros, le roman le met en présence du fils, l'écriture réactive la préférence paternelle du héros et le nomme Alexis Maltais.

Les limites de cet article ne permettent pas l'étude systématique de tous les passages où le héros est nommé Maltais. J'essaierai néanmoins, dans les pages qui suivent, de rendre compte d'une dizaine de ces passages, qui apparaissent déterminants pour la compréhension signifiante du roman.

Un double conflit (chapitre VI)

Souvent, le soir, quand ils étaient seuls, Alexis Maltais et sa femme causaient ... Alexis Maltais s'était depuis longtemps aperçu (et sa femme avant lui) que l'aîné n'avait pas pour la terre l'amour que, lui, il éprouvait à cet âge... Heureusement que le cadet, Arthur, s'appliquait à pallier à ces inquiétudes. (74)

Ce n'est pas la première fois que le narrateur rappelle que le nom réel du héros est Alexis Maltais (il y avait eu trois mentions précédemment). Mais c'est la première fois que la mention est réellement significative. J'ai dit que les premiers chapitres du roman relataient les exploits des colons. Le terrible incendie qui occupe le chapitre V vient clore en quelque sorte la séquence d'adaptation des colons à leur nouveau milieu. Le chapitre VI témoigne enfin de la régularité de la vie coloniale. Un certain temps a passé, Alexis, nous le savons, possède une des terres les plus productives, et ses enfants ont grandi. Tandis que le premier tiers du roman est quasi muet sur les fils d'Alexis, ils sont véritablement introduits pour la première fois dans le passage ci-haut. Le roman est manifestement à un tournant, que détermine l'accent porté sur la présence des fils (car dorénavant ils accapareront l'attention du narrateur).

Le contexte est plus important qu'il n'y paraît: non seulement l'évocation des fils suffit à modifier le patronyme du père (il n'est plus Picoté le fils, mais, vis-à-vis d'eux, Maltais le père), mais les fils sont en opposition l'un à l'autre par rapport à la construction signifiante de la figure du père. Alexis est déçu de Pierre, qui lui donne des inquiétudes; en revanche, Arthur rachète en quelque sorte la paresse de l'aîné. Si Pierre, nous apprend le narrateur, met peu de cœur aux travaux des champs, Arthur est "un vrai fils d'habitant" (74), à savoir qu'il n'est "content qu'en compagnie du père dans les champs dont il goût[e] la vie large et libre" (75). Arthur est le vrai *fils*, "celui des deux garçons qu'il aimait le mieux" (102), celui qui "port[e] sur ses épaules le poids de toutes les espérances de son père dans l'avenir de la terre" (75). L'opposition est inégale: Pierre s'oppose à la fois à son père et à son frère. On le verra, le rapport conflictuel au père, qui concerne tout aussi bien Alexis vis-à-vis de son père que Pierre vis-à-vis du sien, se supporte en outre d'un sourd conflit meurtrier entre Pierre et Arthur, le frère cadet.

La mort du cadet (chapitre VIII)

Le prêtre apprit ensuite à Alexis Maltais que pendant la prière on avait trouvé son cadavre, porté par le courant jusqu'à la baie. (101)

Cette nouvelle occurrence du nom du père apparaît dans le contexte de la mort d'Arthur, épisode à partir duquel l'intrigue bascule. Incidemment, si la problématique type du roman de la terre, à savoir le règlement de la succession de la terre paternelle, s'énonce clairement à partir du moment où la fils cadet meurt, le texte permet du coup de polariser le conflit entre le père et le fils aîné, et donc ajoute à la problématique du roman de la terre celle

du roman du père. En outre, si nous nous rappelons le contexte signifiant de l'occurrence précédente, déjà nous pouvons penser que Pierre aurait une part de responsabilité dans la mort de son frère. Ces deux aspects sont donc liés: la problématique du père surgit avec la mort du cadet. Il apparaît que l'opposition entre l'aîné et le père signe non seulement la reconnaissance du schéma type du roman régionaliste, mais signe la mort du cadet, en tant qu'il fait collusion avec la figure du père. Avec la mort d'Arthur, l'assaut contre la figure du père est déjà lancé.

Le texte ne dit pas explicitement que Pierre a tué Arthur, et sans doute que le contexte réaliste du roman nous interdit de songer à une telle possibilité. Mais la structure signifiante du texte est étonnamment trouble quant à cet épisode, et nourrit manifestement l'angle de lecture que je propose. Relisons d'abord l'événement de la mort d'Arthur. Arthur étant allé à la pêche, Alexis, sa femme et Pierre "firent la traite des vaches en attendant le cadet, puis soupèrent vite afin d'aller à la prière qui se disait maintenant tous les soirs à l'église. Quand ils partirent, Arthur n'était pas encore arrivé" (100). Le père, la mère et Pierre sont ainsi partis à l'église sans Arthur. À l'église, Alexis et Elizabeth sont de plus en plus inquiets, car Arthur n'a pas l'habitude de manquer l'office. Sitôt la prière terminée, "Alexis et sa femme s'empressèrent de se rendre à la maison" (100). Tout ce passage est curieux. Où se trouve Pierre exactement? Le texte ne le dit pas explicitement. En principe, il fallait d'abord en déduire qu'il était à l'église avec ses parents (grammaticalement, le "ils partirent" inclut Pierre). Il ne s'y trouve pourtant pas. Non seulement parce que le narrateur n'en parle pas, mais aussi parce qu'il y a cette phrase, qui accueille le retour des parents à la maison: "À la maison, Jeanne dormait, et Pierre, qui venait d'arriver, ne savait rien de l'absence de son frère" (101). Visiblement, Pierre n'était pas à l'église avec ses parents: il se trouve déjà à la maison à l'arrivée de ses parents. Le "ne savait rien" indique bien d'ailleurs qu'il aurait pu savoir quelque chose du fait même de son "avance" sur ses parents. Il faut donc forcément conclure que Pierre n'est pas allé à l'église, bien que le narrateur ait d'abord implicitement indiqué que Pierre s'y rendait avec ses parents. À moins que, durant l'office, il ait quitté l'église, précédant ses parents à la maison. Quel que soit le scénario qu'on retienne, une chose est certaine: pendant un certain laps de temps, Pierre a échappé non seulement à la présence de ses parents, mais — surtout — à celle du lecteur, voire même à celle de l'auteur.

Qu'aurait-il fait pendant ce temps? Et si Pierre aurait été rejoint son frère à la rivière? Dans quel but exactement? Difficile à dire. Mais supposons que Pierre l'y ait rejoint et qu'une altercation soit survenue entre eux, ou pire, que Pierre ait prémédité de tuer son frère. Le texte dissimulerait ce crime — tout simplement parce que l'auteur l'ignorait. Pourquoi Pierre aurait-il voulu tuer son frère? Si nous nous reportons au contexte de l'occurrence précédente du nom du père, nous répondrons: probablement par jalousie, puisque le père préférait Arthur. Et résoudre ainsi la question, c'est y répondre autrement: si Pierre agit contre Arthur, c'est à cause du père, de l'attachement du père pour Arthur, et donc tuer Arthur, c'est s'en prendre au père. C'est agir indirectement — mais efficacement — sur le père. Arthur serait victime de Pierre, mais aussi indi-

rectement de la préférence que lui portait le père; en cela, Arthur est aussi coupable, du moins aux yeux de Pierre. Arthur n'aura pas seulement été à la pêche: il a aussi péché. On comprend, dans cette optique, quel relief suspect offre Pierre qui, le premier, voit venir vers la maison le prêtre apportant la mauvaise nouvelle. Comme s'il l'attendait — lui plus que les autres. "Tout à coup, Pierre, qui regardait par une fenêtre frontale, dit: 'Papa, le curé qui vient.' Et les malheureux parents comprirent tout de suite qu'un malheur était arrivé" (101). C'est moins le curé que Pierre qui annonce la mauvaise nouvelle. Et la curieuse précision "fenêtre frontale" semble énoncer la complicité qui lie Pierre à son acte: Arthur "avait une blessure au front" (101).

Ces pages (100-01) ne nous permettent pas, je le répète, d'incriminer Pierre de façon décisive, mais de rendre compte, à un autre niveau, d'une certaine ambiguïté du texte qui se trouve à opposer les fils à partir de la posture de faux-père ou de fils parricide d'Alexis. Dans cette perspective encore, on lira, quelques pages plus loin, le chapitre X, où Pierre éprouve, pour la première fois de sa vie, un vain "sentiment d'amour pour la terre" paternelle (132). Le registre lexical dont se sert le narrateur pour traiter ce chapitre est caractérisé par la mort. Parti "fumer un coin de prairie" par une "grise après-midi de fin d'octobre," Pierre est "juché sur un tombereau" (129). On lit évidemment "tombeau," d'autant plus que, dans ce paysage recouvert de "draperies mélancoliques," les souches sont "plantées comme des mausolées." "C'était partout l'absolu silence propre à la saison demortée" (129). Or, ce paysage morbide s'anthropomorphise soudainement: "C'était partout la même beauté blonde et tranquille de la terre colonisée, avenante comme une tête d'enfant dans cette simple et claire toilette d'arrière-automne. Elle se faisait si tendre, sans doute, pour se faire plus regretter après la désertion?" (131). D'abord, il faut observer que le début de cette description reprend exactement les mots de la description de la page 129 ("C'était partout"): manifestement, il y a un lien serré entre l'aspect morbide de la terre et son caractère anthropomorphe. Nous pourrions traduire: partout la mort avait un visage d'enfant blond. Comment dès lors ne pas penser à Arthur? Arthur n'est-il pas mort alors qu'il n'était qu'un enfant encore? Par ailleurs, comme sa vie, écrite sous le signe du père, était entièrement dévouée à la terre, il serait normal que sa mort, perçue dans le même registre lexical, soit considérée ni plus ni moins comme une désertion. Arthur est le fils qui a déserté la terre.

Or, soudainement, cette terre, dans laquelle il aperçoit le visage de son frère, Pierre croit l'aimer pleinement. "Il éprouvait qu'elle avait grandi en même temps que lui, reculant les broussailles à mesure qu'avançaient plus loin ses pas d'enfant, qu'elle s'était successivement transformée comme lui-même au cours de ces vingt dernières années, qu'elle avait comme lui ses deuils ensevelis dans le cimetière, sur qui l'église faisait en ce moment ruisseler les lumières de sa toiture" (131-32). Cette fois-ci, la description est plus précise, elle tend à confirmer que la terre, espace endeuillé, est bel et bien une métaphore du cadet, qui a grandi avec Pierre. Dans cette optique, à supposer que Pierre ait éliminé son frère en raison du lien qui le rattachait, par le biais du père, à la terre, on ne s'étonnera pas que cette terre soit à ce point mêlée du souvenir d'Arthur. Elle vit du souvenir d'Arthur. La fin

même de cette dernière citation semble trahir le souvenir inconscient à partir duquel s'écrit le texte. En effet, à quoi renvoie le pronom relatif "sur qui"? Force est de conclure qu'il se rapporte au substantif "cimetière," lui-même anthropomorphisé ("sur qui" au lieu de "sur quoi" ou de "sur lequel"), comme si le texte avait laissé ici la trace (sur qui = Arthur) de celui à partir de qui la description prenait forme. Ainsi fonctionne la logique du signifiant: dans la perspective du regard de Pierre sur les choses, le souvenir inconscient d'Arthur décédé interpelle la métaphore morbide pour rendre compte du paysage vis-à-vis duquel se situe Pierre, dans lequel il entre carrément, prêt à fumer la terre, à travailler la terre, enfin éprouvant pour la terre un sentiment semblable à celui qui avait toujours animé Arthur. Un sentiment semblable, mais qui le surprend, qu'il ne saurait maîtriser parce qu'il ne saurait à quoi le rattacher; tout ce qu'il peut en dire est que ce sentiment vient "de très loin." "Il ne s'expliquait pas ce qu'il éprouvait soudain, et qui semblait venir de très loin, pour lui envelopper le cœur d'une nasse de douceur" (131).

Qu'il y ait l'expression d'un sentiment de culpabilité dans cet extrait, on n'en saurait douter. L'anthropomorphisation de la terre, qui donne à lire le souvenir d'Arthur, trahit un secret désir de rachat. Mais la "vision" de Pierre ne durera pas. Distrayant par le sentiment qu'il s'étonne d'éprouver, il n'a pas vu que le troupeau de vaches "qui passait dans un chaume, venait de sauter dans une pièce de blé d'Inde" qu'il saccageait (133). Cet incident va suffire à briser irrémédiablement le sentiment de Pierre; l'incident survient pour lui rappeler que son crime lui interdit d'aimer la terre et ce qui faisait le bonheur d'Arthur. D'ailleurs, si l'on se rapporte à l'incipit du chapitre qui relate la mort d'Arthur, on apprend que celui-ci, afin de pouvoir aller pêcher, laissa les vaches, qu'il avait mené paître dans "le haut de la terre," revenir seules. "À l'heure de la traite, les vaches arrivèrent seules" (97). Juxtaposées, ces deux scènes produisent au texte un mouvement signifiant qui les noue, qui fait répercuter l'une sur l'autre: parce qu'Arthur a laissé les vaches revenir seules, elles se soustraient à l'attention de Pierre et franchissent les limites qui leur sont imposées. Dans la négligence de l'aîné, c'est l'accusation du cadet qui fait retour: tu n'as pas le droit d'aimer la terre, car tu m'as tué, semble-t-il dire à Pierre.

On comprend mieux dès lors la haine de la terre que peut éprouver Pierre. Pierre ne détestait pas la terre pour elle-même, mais d'abord par opposition à son père, puis à son frère. Il la détestera d'autant plus dorénavant que, entre Pierre et la terre, s'interposera le souvenir d'Arthur. La mort d'Arthur ne fera que renforcer chez lui sa haine de la terre ou confirmer sa haine définitive.

Le crime d'Alexis (chapitre VIII)

Au temps de la Sainte-Marie, qui amena à la Baie les vingt-et-un fondateurs du Saguenay agricole, aimait à raconter souvent Alexis Maltais, on se disait, entre "jeunesse," que ceux d'entre nous qui vivraient jusqu'à l'âge que j'ai en ce moment verraient peut-être un chemin de voiture entre la Baie et les vieilles paroisses. (107)

C'est dans ce même chapitre qui relate la mort du cadet que survient cette autre occurrence du nom du père. Ce nouveau contexte, pour être compris, nous oblige à revenir au contexte antérieur de la faute d'Alexis. Il y a d'une part, par rapport au personnage d'Alexis, le fils parricide, qui autrefois avait entrevu, "dans un rêve d'exploration par delà le trécaré de la terre ancestrale," la "contrée lointaine du Saguenay." Il y a d'autre part le père, qui, ayant réussi à relier cette contrée "aux vieilles paroisses par un chemin convenable entre Charlevoix et le Saguenay," aime, maintenant qu'il est rendu à un âge enviable, à raconter cet exploit. Selon le point de vue où il se place pour faire état de son entreprise de colonisation, Alexis est le fils ambitieux ou le père qui a réalisé son ambition. Mais ces statuts sont liés: le rêve d'exploitation du fils parricide a été concrétisé par le père, ce dont témoigne le chemin qui relie la Baie et les vieilles paroisses. Le passage de cette nouvelle occurrence met ainsi en évidence le point de départ et le point d'arrivée du crime d'Alexis.

Ce crime se répercute, trente ans plus tard, sur le destin de ses fils, et c'est bien pourquoi cette occurrence et la précédente ("La mort du cadet") partagent le même chapitre. En effet, le statut de père d'Alexis, du fait même du caractère de fausseté qui le définit (il a péché contre son propre père), le place dans une situation psychologique en porte à faux avec l'ambition même de son fils cadet. Car s'il n'est pas le meurtrier de son fils, il a été celui de son père, de sorte que la tension que place dans cet homme la mort du fils sera proportionnelle à celle dans laquelle il se trouve par rapport au souvenir du père mort. Alexis est coupable vis-à-vis de son père, mais du coup son destin est étroitement rattaché à celui de ses fils, dans la mesure où la mort d'Arthur est symboliquement liée au statut de père auquel Alexis a prétendu. Faux-père, il condamne Arthur à ne pouvoir être pleinement un fils, et par conséquent à ne jamais pourvoir devenir père. La mort d'Arthur, avant même d'être physiquement *signée* par Pierre, est déterminée par l'attitude passée d'Alexis, par le propre parricide d'Alexis, ou plutôt par l'incapacité dans laquelle celui-ci s'est trouvé à surmonter ce crime, qui, trente ans plus tard, au moment où Alexis est plus que jamais certain de sa paternité symbolique et qu'il jouit de la reconnaissance de son statut de chef, revient malgré lui le hanter.

C'est pourquoi ce chapitre se clôt sur l'idée évoquée plus tôt par Alexis: "les gens de la Baie ont bientôt eu leur 'chemin de voiture' ... apportant aux familles du Saguenay le confort honnête au-delà de quoi les agriculteurs n'ont plus d'ambition que pour leurs enfants" (109). Bref, au moment où Alexis devait voir la contrée du Saguenay reliée au pays de Charlevoix, moment qui pour lui devait signifier l'atteinte définitive et célébrée de la paternité symbolique (alors il n'aurait plus d'ambition que pour ses enfants), Arthur devait mourir.

Alexis aura beau, dans le chapitre suivant, travailler avec rage au fauchage de la prairie, dans "[u]ne sorte de furie" (113) qu'augmente significativement "l'accusation" portée par l'étendue du foin (111), afin de pouvoir continuer de se dire le chef, afin de se "senti[r] encore le chef" (113), ses jours sont, à ce titre, comptés. Les occurrences suivantes du nom du père, nous le verrons, s'orchestreront à la faveur d'une suite d'événements

qui témoignent de la perte graduelle chez Alexis de ce statut paternel qu'il a tant désiré. Elles conduisent à la déchéance du personnage, qui sera amené ultimement à racheter son acte afin de se réhabiliter et d'espérer devenir enfin père pour de bon.

Le rêve (chapitre IX)

Alexis Maltais se demandait toujours à quoi pouvait bien rêver ce garçon-là. (116)

Il semble que le rêve s'inscrive sur le paradigme de la révolte. Le rêve appelle par définition une modification majeure de la réalité, il déporte ses ambitions sur un plan qui dans l'immédiat semble irréalisable. Plus que cela encore pour les personnages de *La Rivière-à-Mars*, le rêve est une vision qui franchit l'interdit. Au début du roman, le narrateur raconte que le rêve d'Alexis était de coloniser le Saguenay, c'est-à-dire quitter la terre paternelle pour se faire un nom ailleurs. De la même façon, Pierre rêve de recommencer sa vie aux États-Unis. Comme son père avait senti le besoin de quitter le trécaré ancestral, Pierre espère s'évader du "petit cercle d'horizon qui avait enfermé son enfance ou sa jeunesse" (118). Et son ambition sera à la fois moins précise et plus vaste que celle de son père: non pas construire un hameau qui rejoindrait les vieilles paroisses, mais rejoindre la ville américaine. Le rêve signe le parricide. J'y reviendrai à la fin.

Le gendre (chapitre IX)

Quelque temps après la fin des chantiers, Camille Dufour arriva un samedi soir comme de coutume à Saint-Alexis. Il était plus faraud que jamais et les gens du village observèrent qu'il avait fait peau neuve: habit, cravate, — une belle cravate rouge! — des souliers reluisants comme un soc de charrue, un beau chapeau de feutre rond avec des rebords en soie. Et tout de suite il vint vers Alexis Maltais pour lui faire la "grand'demande." (121-22)

Comme si la mort d'Arthur et le désintérêt de Pierre pour la terre n'apportaient pas suffisamment de tracas à Alexis, sa fille songe à se marier. Si le prétendant de sa fille déplaît à Alexis, c'est parce que "ce garçon-là allait comme un gant, si l'on peut dire, à son aîné" (121). Le patronyme du père réapparaît dans ce contexte non sans hasard, et l'on voit bien comment opère la structure souterraine. "Double" de Pierre, ce nouveau personnage permet de réorienter momentanément le rapport conflictuel au père en fonction de l'œdipe: il s'agit pour Alexis d'accepter de céder sa fille au fils-prétendant. Structure classique qui n'occupe pas, dans *La Rivière-à Mars* (contrairement à d'autres romans de Damase Potvin), l'avant-plan de la problématique, mais qui néanmoins l'alimente. Il est somme toute dans l'ordre des choses que la révolte de Pierre à l'égard du père se traduise aussi sur le plan symbolique de "l'échange" de la fille; cette situation ne fait qu'annoncer le désir de Pierre de prendre femme.

Camille et Pierre sont des personnages symboliquement inter-

changeables. Camille partait de Chicoutimi pour venir voir Jeanne chez elle. Quand il "eut obtenu pour prix de ses misères la fille d'Alexis Picoté," il vint plus rarement; en revanche, la voiture de poste entre Chicoutimi et Saint-Alexis "eut bientôt un nouveau client": Pierre, qui prenait prétexte d'aller voir sa sœur pour sortir de chez lui (126-27). Avant de s'exiler aux États-Unis, c'est par le chemin qui relie Chicoutimi et la Baie des Ha! Ha! que Pierre aura ouvert son horizon. Et, la logique du signifiant ne pouvait faire les choses autrement, ce sera à Chicoutimi que Pierre trouvera celle dont il voudra faire sa femme.

Avec ce passage ("Le gendre"), s'amorce une nouvelle série d'occurrences du nom du père qui momentanément font dévier la question vers des personnages secondaires du roman, mais à partir desquelles, au moyen de la figure du double, le texte approfondit la problématique.

La belle-fille (chapitre XI)

Dès qu'il eut connu Louise Boivin, le père Maltais se rendit compte que cette fille-là était une "évanouie" n'ayant rien que du pimpant, dont elle jouait comme d'une senne pour circonvenir le premier venu voulant l'épouser et la ramener aux États-Unis. (138)

Outre que la relation entre Louise Boivin et Pierre redouble la relation entre Jeanne et Camille Dufour, Louise a été élevée aux États-Unis, où elle souhaite retourner vivre. Parce que Louise menace d'enlever Pierre à la terre paternelle, Alexis se sent plus seul qu'il ne l'a jamais été. Sa solitude est bien sûr en proportion de son propre crime: sa révolte contre son père a eu des répercussions, nous l'avons vu, sur le destin du cadet; le nouvel événement auquel il fait face approfondit le sentiment de culpabilité qui le ronge inconsciemment. Dès lors, il perçoit la liaison de son fils avec Louise comme un châtement: "Dur châtement pour vingt-cinq années de labeur, de conquête, pouce par pouce sur la nature sauvage. Pourquoi avait-il lui-même quitté, autrefois, la terre paternelle de la Malbaie, puisque le devoir et l'amour qui l'appelaient à travailler à l'avenir agricole de ses fils étaient devenus des leurres dérisoires?" (141). Si la vie d'Alexis est maintenant un châtement, c'est donc qu'il a commis une faute; n'est-ce pas cette faute même qu'il avoue malgré lui en se rappelant qu'il avait autrefois quitté la terre paternelle? La pensée d'Alexis est structurée de telle sorte que l'absence d'avenir de ses fils paraît directement liée à son départ de la terre paternelle, lequel a conduit en bout de ligne à un châtement. L'efficacité de ce passage en récit de pensées de style indirect libre est qu'il pose clairement l'enjeu même de la faute qui structure le destin d'Alexis, tout en maintenant celui-ci dans l'ignorance des motifs qui déterminent son sentiment de culpabilité.

Le fils voisin (chapitre XII)

Alexis Maltais arriva chez Jean-Baptiste Caron au moment où l'on se mettait à table pour le dîner. (152)

Si le nom du père réapparaît dans le contexte de la visite d'Alexis à son ami Jean-Baptiste, c'est selon une logique du signifiant qui approfondit le conflit au père une fois de plus à partir de la figure du double. Jean-Baptiste apprend à Alexis que son fils cadet, qui partageait avec Pierre une aversion pour la terre, s'est "converti" à la terre à la suite de son mariage avec la fille de Tancrede Desbiens. Devant Alexis songeur, Jean-Baptiste suggère: "Voistu, Alexis, ce qu'il faudrait à Pierre, ce serait de se marier par ici avec une autre fille de Tancrede Desbiens." Il ajoute cependant: "Mais j'avoue, mon pauvre Alexis, qu'il est trop tard puisque ton Pierre est bien décidé de partir" (155). Cet extrait est étonnant. Tout en avançant une solution pour "changer" Pierre, Jean-Baptiste avoue qu'elle est inutile. De fait, la solution de Jean-Baptiste est avant tout une façon de parler. Une manière de dire qu'il faudrait un miracle pour que Pierre change — un miracle du type de celui accompli par l'une des filles Desbiens auprès du cadet Caron. Reste que Jean-Baptiste dit *quelque chose*, au sein de ce discours qui disqualifie d'emblée sa propre parole, plus précisément il *avoue* quelque chose ("j'avoue, mon pauvre Alexis, qu'il est trop tard"). L'on avoue quand on a un aveu à faire, et l'on fait un aveu quand on a une faute à se reprocher. Quelle faute aurait commis Jean-Baptiste? Difficile à dire, mais il serait par ailleurs trop facile de considérer ce "j'avoue" seulement comme une façon de parler. C'est un personnage littéraire qui parle ici, la structure langagière est assujettie au processus signifiant.

De la sorte, si nous prenons le langage de Jean-Baptiste à la lettre, nous parviendrons à entendre un discours autrement plus consistant. La faute de Jean-Baptiste, ce serait simplement l'expression, sur le mode de l'aveu, d'un sentiment qu'éprouve celui qui se voit favorisé à tout points de vue par rapport à son voisin; l'expression d'un écart, d'une différence: Alexis et son fils aîné qui songe à désertier la terre *vs* Jean-Baptiste et son fils cadet qui s'établit sur la terre paternelle. Outre que le cadet de Jean-Baptiste attire inévitablement l'attention sur ce qui fait défaut à Alexis, Pierre fait quelque mauvaise action (il veut quitter la terre), le cadet commet quelque bonne action (il aime la terre). Or, n'est-ce pas précisément cette opposition morale que met en évidence le nom de la femme du cadet de Jean-Baptiste: *Desbiens vs Maltais*? Loin d'être l'expression d'une faute, l'aveu de Jean-Baptiste serait au contraire une façon de se désolidariser de celui qui porte sur lui le poids de la faute, et que ses malheurs ne font que confirmer. Si bien que la phrase de Jean-Baptiste signifie ceci: Pierre ne changera pas, il est trop tard, car il porte le mal en lui, dans son nom, et qu'aucune fille Desbiens ne pourrait s'y accorder. La sonorité qui accompagne le "biens" et le "mal" est d'ailleurs étrangement la même: le son "es." Pierre, comme Alexis, *est* le mal (Mal-t-ais; cela *ais mal*), tandis que le cadet Caron profite de celle qui *est* le bien (cela *es biens*). Le cadet de Jean-Baptiste, réhabilité aux yeux du père à la suite de son mariage avec la fille Desbiens, devient le fils consacré, le fils "baptisé" par le père, le fils auquel il ait fait une place. De la famille Maltais on ne pourra jamais en dire autant.

"Avouer" dans ses conditions, c'est encore dire plus que l'on sait, c'est ajouter au malheur de l'autre par le récit des malheurs de cet autre. Ainsi, après cet "aveu," Jean-Baptiste ajoute: "Mon pauvre Alexis, tu seras peut-

être le dernier à le savoir et tu me pardonneras de te faire de la peine" (156), apprenant à Alexis ce que tout le monde sait sauf le principal intéressé, à savoir que Pierre est bien décidé à quitter la région. C'est le coup de grâce pour Alexis, qui "se sen[t] comme engourdi par une tristesse *sans nom*" (157; je souligne). Avec le départ prévu de Pierre, Alexis se sent dépossédé de son nom: c'est avec le nom que part le fils. L'expression revient quelques pages plus loin, lorsque Pierre a confirmé à son père ce que lui a appris Jean-Baptiste: "Mais penser qu'il deviendrait étranger sur ce coin de terre lui causait une souffrance *sans nom*" (166; je souligne). C'est comme si tout ce passage rappelait à Alexis sa faute, lui rappelait que le nom qu'il a renié, il n'y a de fait pas droit. Pierre emporte avec lui le nom de la faute, abandonne Alexis sans nom de père, et semble ainsi rendre impossible l'éventuel rachat par Alexis du nom de Maltais.

Le gendre, bis (chapitre XV)

Alexis Maltais dut avertir sa fille qu'il ne pouvait franchement faire d'affaires avec son mari. (186)

Désespéré, Alexis ira jusqu'à offrir à son gendre de prendre sa terre, de venir y vivre avec Jeanne, s'imaginant "qu'il se ferait très vite à la nouvelle besogne et qu'il l'aimerait autant que le fils de Jean-Baptiste Caron" (182). *Autant* que le fils de Jean-Baptiste Caron, car le cadet Caron paraît être une heureuse synthèse des problèmes qui affectent Alexis. En effet, le cadet Caron aime la terre comme Arthur l'aimait, mais après l'avoir méprisée comme Pierre. Cette synthèse se reporte, aux yeux d'Alexis qui garde espoir de sauver sa terre, sur la figure du gendre. Mais si Alexis prévoit aimer son gendre autant que le cadet Caron, on s'en doute, comment cela serait-il possible, puisque le gendre a épousé une Maltais et non une Desbiens? "C'est vrai qu'elle [Jeanne] s'est amourachée d'un gars qu'était pas de notre condition et qui ferait *malaisément* un habitant" (180; je souligne). "*Malaisément*": on lit à peu près Maltais. Le signifiant en témoigne, c'est peine perdue. Ce qui n'empêchera pas le gendre de croire au projet (183), qui tourna cependant en "désastre" (184).

L'ambiguïté d'Alexis (chapitre XV)

"Depuis notre naissance, nous autres," disait une fois Alexis Picoté, toujours considéré comme le chef, "on suit d'un pas tranquille notre petit bonhomme de chemin dans la route que nos parents nous ont enseignée. On pourrait espérer que nos garçons fassent de même. C'est comme ça que mon défunt père a agi avec moi. Pourquoi ce qui était bon voilà cinquante ans ne le serait plus, pouvez-vous me le dire, hein, vous autres?" Et les veilleux approuvaient de la tête. "Les goguelureaux d'aujourd'hui sont ben simples de croire toutes les balivernes qu'on leur raconte", continuait Alexis Maltais. (190)

Le discours d'Alexis est provoqué par l'ingratitude de son fils aîné. Ce dis-

cours, d'abord pris en charge par Picoté, puis relayé par Maltais, est révélateur de la tension conflictuelle entre les figures symboliques du père et du fils et de l'enjeu que ces postures respectives postulent pour le héros. Quand Alexis Picoté s'exprime, c'est pour se situer vis-à-vis de son propre père ("on suit d'un pas tranquille notre petit bonhomme de chemin dans la route que nos parents nous ont enseignée"). Certes, je l'ai dit, son discours masque la faute, et c'est bien pourquoi le narrateur, complice de son personnage, rappelle qu'il est encore "considéré comme le chef." Par ailleurs, cette précision n'en montre que mieux l'inconfort de cette position de chef qui tient encore par peu de choses. Qu'il parle néanmoins en tant que fils derrière sa prétention de chef, cela est clair; d'autant mieux à la lumière des lignes qui suivent, où la modification patronymique s'accompagne d'une modification du sens de la relation filiale: Alexis Maltais se situe maintenant vis-à-vis des fils "d'aujourd'hui," dont au premier rang, bien entendu, son aîné. On sait toutefois l'imposture qui soutient ce discours. À la limite, Alexis n'a pas tort: il est finalement devenu cultivateur comme son père. Mais ce qu'il oublie, c'est que le passage vers l'agriculture s'est fait à la suite d'un acte de révolte dont il suffirait qu'il prenne toute la mesure symbolique pour comprendre du coup le comportement de son fils et l'inconfort de sa position paternelle.

Le cheval (chapitre XVII)

Les dimanches après-midi de l'automne qu'ils s'étaient installés au village, Alexis Maltais et sa femme montaient dans le vieux quatr'roue et tous deux, au pas clopinant du Blond, s'en allaient du côté de Saint-Alphonse. (211)

Un matin, Alexis Maltais se décida. De bonne heure, avant le lever du jour, comme s'il se fut caché pour commettre un crime, il sortit son vieux cheval de l'écurie de fortune qu'il lui avait construite au fond du potager, et prit avec lui son fusil. (212)

Alexis Maltais commença lui-même à raconter son "crime." (212)

Puis Alexis Maltais reprit d'une voix ferme, qui semblait avoir rompu des attaches: "À matin, j'ai trouvé mon pauvre vieux cheval raide mort dans l'écurie." (216)

L'avant-dernier chapitre du roman dénoue l'impasse dans laquelle se trouve Alexis, qui a maintenant vendu sa terre et s'est établi au village comme cordonnier. En quelques pages, le patronyme revient à plusieurs reprises, ce qui témoigne on ne peut mieux de l'intensité à laquelle culmine le conflit et l'impérative nécessité dans laquelle se trouve le héros de le résoudre.

Le chapitre est entièrement consacré au récit, par Alexis, de la mort de son cheval, Blond. Loin d'être l'évocation innocente d'un cheval pour lequel un homme se serait pris d'une affection particulière, la scène sur laquelle Alexis s'attarde traduit le rachat à la fois de son infanticide symbolique (puisque la mort d'Arthur participe d'un enjeu signifiant qui la fait

découler de la révolte d'Alexis à l'égard de son père). Cette histoire, Alexis ne l'appelle pas sans raison "son crime" (212). Ayant envisagé de tuer Blond, devenu tellement vieux qu'il en faisait pitié, Alexis met son cheval en joue. Mais le regard de Blond le fait renoncer à l'acte qu'il s'apprête à commettre. "On aurait dit, ma foi du bon Dieu, que la pauvre bête m'accusait doucement" (213). "J'ai vu dans ces yeux-là toute l'histoire de ma terre" (214). Toute l'histoire de sa terre, c'est d'abord le travail laborieux de Blond, qui a passé vingt ans "à essoucher, à labourer, à herser, à faire les foins et la récolte" (214). Mais c'est bien plus que cela. L'histoire de sa terre, c'est la désertion d'Alexis, son arrivée au Saguenay, sa faute à l'égard du père, qui aura fatalement provoqué les malheurs que l'on sait, au premier rang la mort d'Arthur, et amené Alexis à vendre sa terre. C'est tout cela qu'Alexis entrevoit dans le regard accusateur qu'il prête à son cheval. Le crime d'Alexis est symbolique, et pas plus qu'il ne tuera Blond il n'a physiquement tué son père et son fils. C'est en fait l'idée même du meurtre de Blond qui est un crime, qui est condamnable, car elle réactualise un autre crime, la mort d'Arthur. La décision d'Alexis de laisser finalement son cheval "mourir de sa belle mort" est essentielle, car elle se donne à lire comme un acte de rachat.

C'est dans ce sens que nous lirons le dernier chapitre. Deux ans ont passé. Tandis que Pierre est parti pour les États-Unis, Jeanne a donné des petits-fils à son père. La dernière scène nous montre Alexis en compagnie du cadet de Jeanne, Paul. De Paul à Arthur, il y a un pas, que nous permet de franchir la figure symbolique du cheval Blond. En effet, non seulement Paul a une "tête blonde" (219), mais, en raison de son jeune âge, il avance en "butant à toutes les mottes de la route" (218), comme Blond, devenu trop vieux, "butait quasiment à chaque motte de terre" (212). La différence est dans l'âge: Blond marque la fin d'une époque, Paul commence une nouvelle ère; avec la mort du premier se sont peut-être achevés les déboires d'Alexis, tandis qu'avec la naissance du second, Alexis pourrait enfin espérer atteindre à la reconnaissance du père symbolique. C'est pourquoi, contrairement à Blond qui menace Alexis de ses "deux grands yeux vitreux" (213), Paul observe avec de "grands yeux bleus dilatés" (219), signe évident d'espoir et d'ouverture à l'espace de la terre. Le signifiant "blond" nous ramène enfin à la fameuse scène du paysage anthropomorphisé par le regard de Pierre: "C'était partout la même beauté blonde et tranquille de la terre colonisée" (131). La beauté blonde caractérisait d'abord Arthur, puis elle se retrouve dans Paul, qui incarne bel et bien la promesse qu'Arthur n'a pas pu remplir, après avoir transitée par le cheval Blond. C'est comme si, en laissant Blond mourir de vieillesse, Alexis permettait qu'Arthur se réincarne dans la figure de Paul.

La fin le confirme. Alexis a entraîné le cadet de Jeanne vers son ancienne terre. Tout près coule "la voix coléreuse" de la Rivière-à-Mars, mais elle est étouffée par le gazouillis de l'enfant, qu'accompagne en sourdine "le bruissement de la pointe barbue des épis" (221). Cette scène fait naître dans l'"âme" d'Alexis "un autre rêve qui se réaliserait sans doute plus tard, quand l'heure du départ définitif aurait sonné pour Alexis Picoté" (222). C'est la dernière phrase du roman, qui se clôt donc sur le nom du fils,

Picoté. Au-delà du fait que la naissance de Paul semble racheter, dans l'optique d'un roman lu à partir du point de vue d'Alexis, la mort d'Arthur, Alexis reste coupable de sa révolte. La mort du fils est réparée, le parricide ne l'est pas pour autant. D'une part, le nouveau fils rachète celui qu'a étouffé la "voix coléreuse" de la rivière. D'autre part, Alexis Picoté reste un père fragilisé par les événements; il est grand-père par sa fille, mais Paul portera le nom du gendre (Dufour). Alexis ne sera jamais parvenu à retrouver son nom, le nom du père.⁵

Aussi, malgré l'espérance d'Alexis, tout ne s'annonce pas si rose, et la structure signifiante trahit une dernière fois la volonté de l'auteur d'écrire un roman du fils. En effet, si Alexis conçoit un nouveau rêve au profit de son petit-fils, nous savons que le rêve est l'expression d'un parricide: de fait, si Paul veut succéder à Arthur et racheter un jour la terre de son grand-père, ce sera vraisemblablement à l'encontre de la volonté de son propre père, Camille Dufour, un ouvrier qui a échoué à travailler la terre pour Alexis. La morale de ce roman, s'il en faut une, ce serait: il n'y a de vie que parricide, entendu pourtant que toute une vie ne peut pas être que parricide, car le fils devrait pouvoir assumer le crime et ultimement se faire père à son tour. Mais cette possibilité de paternité est radicalement exclue de *La Rivière-à-Mars*. Le narrateur disait d'emblée, en évoquant la situation d'Alexis, que c'était dans l'ordre des choses que les fils, dans un pays à coloniser, se dirigent toujours plus vers le nord-ouest. Je rappelle cette citation: "Les pères fixés à demeure, les fils voulaient conquérir d'autres terres." Or, la phrase suivante la prolonge en la complétant: "Puis, les petits-fils vinrent, qui firent de même" (26). En d'autres mots symboliques, les fils écartent les pères — et le texte ne va pas au-delà de la révolte pour refonder la paternité. C'est ce qu'a fait Alexis, c'est ce que Pierre fait, c'est ce que Paul fera. La différence, c'est que le conflit d'autrefois entre les défricheurs et les cultivateurs, qui est à l'origine de la révolte d'Alexis, acquiert, avec Paul, une forme nouvelle, propre à la modernité de l'époque: le conflit opposera la terre (Paul) à l'usine (Camille).

Notes

¹ Subventionnée par le CRSH.

² Par "perspective du héros," j'entends aussi bien la focalisation effectuée par le héros que l'ensemble de l'organisation textuelle du roman, dans la mesure où celle-ci est au service du héros comme composante privilégiée du système narratif et discursif.

³ Je dis "en tant que fils" dans la mesure où c'est l'optique théorique que j'ai privilégiée jusqu'à présent. Dans cette perspective, on consultera principalement mon essai *Passer au rang de Père. Identité socio-historique et littéraire au Québec* (Québec: Nota bene, 2002), et mon article "L'Obomsawin ou l'impossible paternité," *Voix et images* 28.3 3 (printemps 2002): 448-60. Pour une lecture de la question du père à partir du point de vue de la fille, voir principalement mon article "Les silences d'Angéline de Montbrun," *Études françaises* 36.3 (automne 2000): 185-205. Un nouvel ouvrage qui accorde une place déterminante à la perspective de la fille est en cours de rédaction. Ces références proposent des analyses complémentaires à la lecture que je propose du roman de D. Potvin et situe ma propre démarche par rapport à d'autres travaux

qui ont pu être menés dans une perspective similaire (Jean Larose, Patricia Smart, etc.).

⁴ Désormais, j'indiquerai seulement la pagination de cet ouvrage entre parenthèses après la citation.

⁵ En revanche, Pierre s'est exilé avec le nom du père, Maltais. Le texte abandonne Pierre sur son départ, nous ne saurons jamais ce qui est par la suite advenu de lui, s'il aura lui aussi, dans la logique du texte, changer de nom.

Ouvrages Cités

Boivin, Aurélien. "Damase Potvin: chef de file du mouvement régionaliste et animateur des lettres canadiennes-françaises." *Saguenayensia* 27.3 (juillet-septembre 1985): 118-21.

Dor, Joël. "La métaphore paternelle comme 'carrefour structural.'" *Introduction à la lecture de Lacan. L'inconscient structuré comme un langage*. Paris: Denoël, 1985. 87-173.

Freud, Sigmund. *Totem et tabou*. Paris: Gallimard, 1993.

Gide, André. *Romans. Récits et soties. Œuvres lyriques*. Paris: Gallimard ("Bibliothèque de la pléiade"), 1980.

Hémon, Louis. *Maria Chapdelaine*. Montréal: Boréal Express, 1983.

Lacan, Jacques. "L'instance de la lettre dans l'inconscient ou la raison depuis Freud." *Écrits*. Paris: Seuil, 1966. 493-528.

_____. *Séminaire V. Les formations de l'inconscient*. Paris: Seuil, 1998.

Potvin, Damase. *La Rivière-à-Mars*. Montréal: éd. du Totem, 1934.